



MONTREAL—GRAND INCENDIE DU 29 AVRIL—POSITION PERILLEUSE DES POMPIERS SUR L'ÉCHELLE SKINNER

HISTOIRE D'UN BOUQUET

“Un bouquet!” et on se représente des roses, du muguet, des églantines, un tout frais et charmant, nuancé de bleu, de blanc, de mille couleurs, et qui émane un parfum où se retrouvent tous les souvenirs de l'été. Tantôt on se le figure dans un frais boudoir, surmontant un vase élégant; tantôt il orne le chapeau de nos bergères ou la poitrine de notre sœur: mais partout il est aimé, et sa bienvenue sourit dans tous les yeux à qui il est donné de le contempler.

Tel était mon bouquet, et plus charmant encore; car je l'avais cueilli dans les champs de l'enfance, dans ces lieux bénis où l'on ne va qu'une fois et où il ne nous est plus permis de retourner. J'avais des roses, des mugnets, des immor-

telles, les roses, pour moi, c'était cette tendresse dont le cœur paternel nous faisait à tous une si large part; le muguet me représentait l'espoir toujours souriant même au milieu des larmes, et l'immortelle, c'était ce bonheur qui devait me suivre pas à pas sur la route de la vie. Et de toutes ces fleurs s'élevait un parfum de prière et de jeunesse, d'amour et de foi; et partout où mon bouquet s'arrêtait, il laissait ses douces émanations comme un gage de félicité. Je l'aimais comme on aime un ami, je le baisais avec recueillement, avec religion. Le soir, je le posais sur ma poitrine et je m'endormais heureux dans cette atmosphère de paix, et si une ombre venait obscurcir mon front, je regardais mon bouquet et il me disait d'aimer et d'espérer.

Pourtant, un matin, je m'éveillai et mes fleurs étaient flétries; leur corolle était

pleine des larmes de la nuit, et cette rosée bienfaisante, loin de la rajeunir, semblait un fardeau trop pesant et les inclinait sur leur tige. Et j'entendis dans la chambre voisine un murmure qui ressemblait à une plainte et à une prière, et j'entrevis les reflets de deux luminaires. Je m'agenouillai parmi les assistants et je pleurai, car celui pour qui on priait, c'était mon père.

Et mon bouquet était là, sans force, sans couleur, sans parfum. Je considérai longtemps ce triste emblème de tout ce que mon cœur avait renfermé d'amour et d'illusion, et je devins rêveur. Puis je pris mon bouquet, j'en dispersai les fleurs que je tressai en couronne, et je déposai cette couronne sur le cercueil de mon père. Le lendemain, je suivis le convoi. Je ne vis rien, je ne me rappelle rien; mais quand l'œuvre du fossoyeur

fut terminée, je m'aperçus qu'une main charitable avait enlevé ma couronne de la bière et l'avait jetée aux pieds de la croix.

Plusieurs années plus tard, je visitai ce petit coin de terre où dormait tout ce que j'avais aimé sur terre. J'écartai les feuilles mortes pour retrouver la trace des fleurs que j'avais déposées, mais le vent avait emporté les roses, les mugnets et les églantines étaient dispersées, seule une petite fleur s'élevait encore en s'attachant à la croix.

Et je me dis: “Dieu! il est donc vrai! tout passe sur la terre, les roses et l'amour, la violette et l'espoir: seule l'immortelle demeure toujours, image sublime du souvenir que ni le temps, ni la mort ne peut effacer.”

AUGUSTE OUVRARD.

Québec, 25 mars 1877.